

Fête native

Mon plus bel amour d'enfance arbore à jamais dans mon souvenir une robe luisante, tâchée de glaire et de bave, des genoux cagneux, noueux, énormes fichés sur des allumettes si fines et osseuses qu'on se demande comment diable s'en servir un jour pour marcher. Il s'évertue à lever le col, dégager ces foutues baguettes de pattes, du lit de paille où elles restent collées. Moment émouvant : dans un box aux allures de crèche, un poulain nouveau né, frêle et frissonnant, s'est juré par Pégase, Bucéphale et Bellérophon qu'il sera debout dans l'heure, maman jument pour témoin.

Sous l'œil tendre et confiant de sa mère couchée sur le flanc, lasse mais attentive, il nous offre le récital de son génie d'artiste complet, doué pour le drame, l'émotion, la tragédie, se surpassant au comique, où il atteint des sommets.

— Comment l'appellerons-nous ? me lance Michel, le varlet¹ de ferme, hilare et ravi du spectacle.

— *Cul de plomb* !

— Attends voir ... conseille-t-il.

Suivent dix minutes intenses et frénétiques. Après force mises en croix : x, h, v, w, double n ... des pattes avant ; *Cul-de-plomb* mérite successivement les sobriquets de *Cul-en-l'air*, *Christ-Roi*, *Ravaillac*, *Tombe-toujours*, *Emmêle-pattes*, *Mikado*, *Méli-mélo*, *J'y-retourne*, *M'y-voilà*, *Vertige*, *Patatras*, *Remontada*, *Tremblotte-sur-échasses*, *Jack-chancelle*, *Haut-perché*, *Pas-sûr-que-ca-marche* :

Qu'est-ce que je fais-maintenant ?... Bondir ? Sauter ? Risquer un pas ?

Temps suspendu.

Michel me place dans la main un mélange de son et de cassonade en disant :

— Tu veux être son ami ?

J'acquiesce d'un léger mouvement de tête sans quitter des yeux la vedette du spectacle. Je présente ma paume de main ouverte au poulain qui hume, lèche, se pourlèche, apprécie

Et le voilà reparti ! Jamais Groucho Marx, Charlie Chaplin, Woody Allen, Raymond Devos, Louis de Funès, Bourvil, en leurs meilleurs moments, n'ont su m'offrir plus forte émotion de franche hilarité. Un grand, un très grand du rire, est né. J'ai nommé *Pattes-à-ressort* qui finalement, dans l'heure, hérite du nom de Pedro, s'aventure hors de l'écurie, explore l'enclos, saute, gambade, batifole, rue et renifle tout ce qui passe à portée de naseaux. Jusqu'à épuisement, retour au bercail et sommeil auprès de sa maman.

Je dois à Pedro la découverte des splendeurs de l'immense pré communal, les galops fous, les ruades libres, l'extraordinaire expression de lèvres retroussées sur des canines énormes s'efforçant de croquer une pomme pour la mieux savourer, un rire de cheval renvoyant Fernandel à ses balbutiements d'apprenti comique, des rictus de dromadaire immédiatement suivis du retour à l'élégance : petit trot léger, fouet de sa queue sombre rêche et drue sur sa robe claire.

Fermier et varlet semblaient ravis de notre complicité. Ils la toléraient, l'encourageaient, la nourrissaient : chapeau de paille pour sa majesté Pedro, liberté laissé à son ami de le monter à cru, en confiance, sans rênes ni étriers, farces et gags dignes d'un film à la Jacques Tati, tout nous fut permis.

Jusqu'au jour où je quittai le village pour rejoindre le collège d'une ville étrangère en tant que pensionnaire. Je ne sus qu'après, longtemps après, que Pedro, étrangement absent, avait dû lui aussi quitter la ferme dans un lourd camion au carénage patibulaire qu'on m'avouera mériter le nom de bétailière ou van de maquignon.

Soixante ans plus tard ; quand le vent d'ouest étire les nuées au-dessus des rangs de trembles et de peupliers du pré communal ; quand la bourrasque esquisse une crinière, des naseaux fumants, de frêles pattes qui battent le vent ; je ne peux m'empêcher d'y croire encore. Pedro est là. De ses sabots de corne il tambourine aux portes d'ivoire du paradis des amours enfantines.

Au-delà de l'absence et la mélancolie, c'est pour moi, sans hésitation aucune, le signe assuré d'un nouveau jour de fête.

Albert Dégardin

©

¹ varlet : anciennement, employé de ferme responsable des attelages et animaux de trait